



**Jean-Loup Trassard**

## Entretien

*avec Anne Segal & Gérard Cartier*

*A.S : Jean-Louis Trassard, bonjour, et merci de nous accorder cet entretien pour le numéro 3 de la revue Secousse. Je vais mener cet entretien avec Gérard Cartier. Nous sommes ravis, vraiment, que vous ayez accepté cette invitation, parce que le numéro 3 a pour thème le monde rural et votre présence, pour nous, s'est imposée. Je vais faire une rapide présentation. Vous êtes né en 1933 à Saint-Hilaire du Maine, en Mayenne. Aujourd'hui, vous partagez votre temps entre la maison familiale située sur cette commune et Paris.*

*Ce qui est remarquable, c'est que toute votre œuvre s'est construite, si je puis dire, autour du terrain de jeu de votre enfance. L'amour que vous portez à ce territoire, en regard de la disparition de la « civilisation rurale » qui lui est attachée, va petit à petit vous transformer en véritable ethnologue – domaine qui vous avait déjà attiré à la fin de vos études de droit – de par les nombreuses recherches que vous avez réalisées sur les petits métiers, les outils traditionnels, la nature, le patois... et qui tissent l'armature de vos livres. Votre talent est bien d'avoir trouvé le chemin pour transformer cette approche scientifique, qui pourrait apparaître uniquement comme un devoir de mémoire à l'égard de cette terre-mère (ce qui ne serait pas rien !), en œuvre littéraire, poétique, mais également photographique. Car vous êtes également photographe, et si l'on regarde votre bibliographie, on voit bien l'importance que vous lui accordez : il y a presque autant de roman-nouvelles (13-14) que de livres qui contiennent des textes et des photos.*

*S'il y a des certitudes chez le Jean-Loup Trassard ethnologue, celles d'empêcher que ne disparaisse cette « civilisation rurale » qui vous est chère, on trouve sous la plume du Jean-Loup Trassard écrivain que cette nécessité semble dictée par la nature même. Je vous cite : « L'écriture, je le répète, s'exerce quand l'eau depuis longtemps circule, bien antérieure à ma naissance. (...) : du ruisseau même – sous un ciel blanc marécageux – paraissent affluer les mots, balbutiants, que je veux dire. » (Des cours d'eau peu considérables, Gallimard, 1981)*

*Et d'autre part, qu'écrire – et photographe sans doute (je pense à vos photos couleurs sur les jouets de votre enfance, que vous avez conservés), sont pour vous des moyens de ne pas perdre de vue l'enfance : « C'est comme si, remontant le cours, j'allais contre la disparition : non une façon de retenir l'eau, mais d'en oublier un peu la fuite. Aussi, du lieu où il nous quitte, que je ne connaissais pas autrefois, quand je remonte le ruisseau est-ce vers l'enfance que je me tourne. »*

*Pour finir cette présentation, il faut noter qu'en 2010 l'année Jean-Loup Trassard a été célébrée en Mayenne, et qu'à cette occasion il y a eu de nombreuses manifestations autour de votre œuvre, ainsi que l'inauguration d'une médiathèque qui porte votre nom.*

AS : *Vous avez pu dire : « C'est la structuration du paysage végétal et animal qui a structuré mon esprit », et moi j'entends : structuré mon écriture, formé mon regard à la contemplation. Est-ce que je suis dans l'erreur ?*

J-LT : Non, certainement pas. Je crois que si j'ai écrit cette petite phrase, c'est en pensant un peu aussi à la pensée sauvage de Lévi-Strauss. Dans le fond, je me suis formé dans la campagne. D'autant plus que j'étais enfant unique, je n'avais donc pas de frères et sœurs pour chahuter ; ma mère était souvent un peu malade ou malade, mon père était très occupé par son travail ; donc on me lâchait dans le jardin – tout au moins quand il ne pleuvait pas, sinon on m'empêchait de sortir et cela m'ennuyait beaucoup – on me lâchait dans le jardin et là je disparaissais, et même si l'on m'appelait, je ne répondais pas. Donc je me suis formé pour une part tout seul, dans le contact et l'observation des choses de la nature. Je peux imaginer que cela m'a donné, je ne sais pas si c'est une structure, en tout cas un certain état d'esprit, dès le départ, de petit campagnard. C'était un peu spécial, parce que ma famille était de la bourgeoisie, mais de la bourgeoisie rurale, ce qui est extrêmement rare ; et en plus mon père n'aimait ni les militaires ni les curés, c'est aussi quelque chose d'assez rare, parce qu'en général la bourgeoisie rurale était très catholique et défendait les valeurs traditionnelles. Or j'ai été élevé moralement d'une façon très sévère – et sans un sou d'argent de poche de toute ma vie – mais en famille bourgeoise quand même. Par exemple, j'ai eu un avantage énorme, c'est qu'on m'a donné beaucoup de livres ; par rapport à tous mes petits amis de l'école paysanne où j'allais, j'avais déjà lu beaucoup de livres, qui ont énormément marqué sans doute mon cerveau, et finalement mon écriture : ces livres d'enfants, ça c'était un privilège social énorme.

AS : *Je crois que vous en avez également écrit vous-même des livres pour enfants...*

J-LT : Oui, j'en ai écrit un peu car ça me tentait quand mes enfants étaient petits, mais je n'ai pas eu grande réussite de ce côté-là et tous mes contrats me sont revenus maintenant. Donc je les ai sous le bras !

GC : *Dans l'un des récits de « L'amitié des abeilles », votre premier livre, vous racontez l'histoire d'un jeune homme qui fait le tour du monde et qui revient dans la maison de son enfance. Depuis, vous y êtes resté, et d'un territoire qui est somme toute étroit, vous avez fait tout un monde. Comment expliquez-vous l'attraction quasi exclusive qu'il a exercée sur votre écriture ?*

J-LT : Vous faites allusion là à un texte d'un futur voyageur, qui finalement n'a jamais voyagé. Quand j'étais adolescent, j'avais de grandes ambitions de voyage, et finalement il s'est avéré que les voyages se faisaient par avion, et que j'ai un très grand malaise dans l'avion : donc je ne suis allé pour ainsi dire qu'en Russie – c'est un vrai voyage – et je l'ai fait en train, aller et retour. (J'ai pris l'avion plusieurs fois, mais je déteste ça ; très brièvement, ça passe encore...). Donc j'imaginai ce personnage qui lui, comme j'en aurais eu bien l'intention, avait parcouru le monde. J'ai fait deux textes comme ça, il y en a un autre qui s'appelle « Écorce recousue » : un autre personnage qui rentre d'un voyage tellement long qu'on ne le reconnaît pas à sa maison d'enfance, et on le laisse dans le jardin, mais pas rentrer dans la maison. C'est le pendant des « Cheveux d'herbe » qui est le premier petit texte dans « L'amitié des abeilles ». Pourquoi je suis ancré dans ce lieu précis ? Je ne saurais le dire, je le ressens très profondément, mais je

ne sais pas bien l'expliquer. D'une façon légère et superficielle, je peux dire que je suis né dans la maison, non pas à la clinique. J'ai appris à marcher sur la terrasse qui est en bas des marches – parce que la maison est sur une butte, donc on descend trois-quatre marches et l'on est sur une terrasse, puis on descend une dizaine de marches on est dans le jardin dit *aux fleurs*, où il n'y a plus de fleurs maintenant, on descend encore un peu et on est à un troisième niveau, et encore en dessous il y a la route. Nous sommes donc sur une petite butte...

GC : *Tout un monde !*

J-LT : Oui, en soi, par la complication de lieux. J'ai raconté dans « *La composition du jardin* » la création de ces jardins, un à l'ouest pour faire le potager, un devant la maison pour faire jardin aux fleurs ; j'ai imaginé la pensée du jardinier, qu'on dirait aujourd'hui paysagiste, qui avait été chargé de faire les jardins pendant que l'architecte faisait la maison. C'est très complexe, c'est très astucieux, et en partant de ce qui est, on peut essayer de remonter à la pensée de celui qui l'a fait. Ce lieu, j'y ai vécu tout petit, beaucoup comme je viens de le dire, parce que j'étais enfant unique, et qu'au lieu de chahuter je m'ennuyais – et quand on s'ennuie, on apprend plein de choses... Et puis, en fait, j'y ai connu pendant onze ans et demi ma mère : et à onze ans et demi j'ai perdu ma mère : la maison est devenue un peu ma mère à ce moment-là. C'était l'endroit de la mère. J'ai d'ailleurs gardé toutes les affaires de ma mère, dont j'ai pu me servir pour faire une série de photos qui s'appelle « *Juste absente* ». Je crois que ça s'explique comme ça, c'est-à-dire très simplement finalement.

GC : *Dans votre œuvre vous poursuivez simultanément deux veines : l'une qu'on pourrait qualifier d'ethnologique, l'autre d'onirique, qui sont traitées dans des écritures assez différentes, l'une réaliste, l'autre plus poétique. Il arrive bien sûr que ces deux écritures se juxtaposent, alternent au sein d'un même récit, mais est-ce que l'on peut dire que l'une témoigne de l'espace extérieur, du territoire, et l'autre de l'espace intérieur, du sentiment, ou est-ce que c'est trop réducteur ?*

J-LT : Non, ce n'est pas réducteur, c'est une analyse. Moi, je n'analyse pas mon travail, mais je comprends que quelqu'un d'extérieur puisse analyser ou résumer les choses comme ça, c'est un peu vrai. Disons que onirique, de moins en moins maintenant, ça me paraît dépassé quand vous dites ça. Vous avez raison concernant toute une part de mon travail, parce que j'inventais des choses qui quelquefois étaient à la limite du fantastique. Et j'ai souvent aimé qu'il y ait une touche de fantastique *éventuel*, avec toujours une explication logique possible, plus ou moins. Maintenant, j'ai un peu abandonné cette veine-là. L'ethnologie, je continue par contre, et ça, ça n'est pas volontaire à vrai dire, parce que j'ai fait de *soi-disant* études d'ethnologie, en fait ça ne pourrait pas sérieusement s'appeler comme ça : j'ai *suivi les cours* d'ethnologie au Musée de l'Homme, et je suis passé à la préhistoire parce que Leroi-Gourhan, qui était un professeur passionnant, qui avait été ethnologue, et qui l'était par ses diplômes, ne s'intéressait plus du tout à l'ethnologie. Quand j'ai suivi les cours, il était le directeur des études ethnologico-préhistoriques, et il nous a entraînés du côté de la préhistoire. Comme je n'ai pas passé les examens, je suis revenu deux ans après ; et comme à ce moment-là l'ethnologie s'était séparée de la préhistoire, j'ai pris préhistoire. Mais je ne m'intéressais, en préhistoire, (je fais une parenthèse), qu'au paléolithique, parce que c'est ça qui intéressait Leroi-Gourhan, qui était un grand spécialiste de l'art paléolithique. Et j'ai mis ensuite un nombre incalculable d'années pour m'apercevoir

que c'était le néolithique qui devait être ma période. Pourquoi ? Parce que c'était l'invention de l'agriculture, de l'élevage, de la poterie, de la sédentarisation, etc. Et je me suis dit : mais comment ça se fait que j'ai négligé le néolithique à ce point-là ! Je m'y suis plongé, et j'ai écrit « *Dormance* ». L'ethnologie, ça m'intéressait par rapport au côté *réduit*, minimaliste, de la vie des peuples dits primitifs. J'ai longtemps eu envie de partir au Sahara et de n'avoir sur moi, avec moi, qu'un minimum d'affaires. Vivant dans une famille bourgeoise, je trouvais qu'on avait trop de choses et j'ai fait mon petit mai 68 tout seul, dans ma tête, en voulant renoncer à cette société de consommation. Mon idée était de partir au Sahara : je me suis arrêté juste au bord d'un engagement méhariste, à un moment. Je voulais réduire mes possessions à rien. La vie des peuples dits primitifs m'intéressait beaucoup, après, parce que ce sont des gens assez démunis, et il faut voir comment ils arrivent à s'en sortir en n'ayant pas l'aide de tout le préfabriqué industriel. Donc, j'ai suivi un peu des cours d'ethnologie, j'ai lu quelques livres, ça m'intéressait assez. Et je suis retourné dans ma campagne écrire sur cette campagne de la Mayenne, et non pas, comme je l'avais envisagé, sur les civilisations subsahariennes – ou d'ailleurs, parce que je voulais voyager, etc. Finalement, j'ai dit quelquefois que j'ai l'impression que Leroi-Gourhan m'a fait entrer dans les grottes ; en rentrant dans les grottes, je suis rentré dans la terre ; et en rentrant dans la terre, je suis rentré dans ma terre de Mayenne, et je suis revenu à ma terre agricole. Et là, je me suis aperçu, mais assez longtemps après, que les choses fichaient le camp, que cette civilisation rurale que j'adore, de l'agriculture dite aujourd'hui traditionnelle – pour faire contrepoids intellectuel à l'agriculture moderniste, machiniste et chimique – je me suis aperçu que tout disparaissait. Alors j'ai commencé à trouver intéressant de nommer les choses, de faire des nomenclatures détaillées.

*GC : Vous êtes intéressé par le vocabulaire et l'origine des mots.*

J-LT : Voilà, aussi. Je suis devenu une sorte d'ethnologue amateur de la Mayenne, un peu comme les ethnologues se précipitaient sur les populations en voie de disparition et qui allaient perdre leur civilisation. Et dans le fond, c'est un peu ce que j'ai fait, et ça je continue. Alors que le côté onirique, je l'ai laissé tombé. De même que j'ai beaucoup décrit la poésie de ma campagne, dans beaucoup de textes : je n'ai plus envie de le faire, parce que je l'ai fait. Maintenant, je parle de la campagne d'une façon un peu plus sèche. Avant, j'avais besoin de dire la merveille de cette campagne assez préservée, ses bocages, un climat assez tempéré... Je l'ai beaucoup décrite, j'ai arrêté parce que je me répèterais, et je me suis tourné beaucoup plus vers les gens. Maintenant, mon évolution, c'est d'aller plus vers les gens que vers le paysage, par exemple.

*AS : Votre écriture se faufile dans les moindres recoins de votre paysage, et rien ne vous échappe. La photographie apparaît presque comme un accessoire, un complément d'enquête. Que vous donne l'écriture que ne vous donne pas la photographie, et inversement ?*

J-LT : Je pense que pour essayer de saisir le réel on n'a pas trop de plusieurs moyens. Je m'aperçois bien que, aussi bien en écriture qu'en photo, je ne saisis sans doute pas l'essentiel... en tout cas, je ne saisis pas tout. Donc, j'ai deux médias à ma portée. J'ai dit de temps en temps que si j'avais pu faire de la musique, j'en aurais fait aussi, pour essayer de rendre la Mayenne à travers un violon. Mais je ne sais pas faire de la musique, je me suis contenté de la photo et de l'écriture. Souvent on me demande quel est le rapport entre elles ; je dis aucun, sauf que c'est le même bonhomme et la même

campagne, mais sinon, ça marche parallèlement. C'est vrai que parfois j'ai fait des photos pour un texte et un texte pour des photos, mais ça me paraît bêta comme relation. La vraie relation que j'ai trouvée entre écriture et photo, c'est le jour où j'ai eu une assez grande exposition, 60 photos, à la Bibliothèque du Centre Pompidou. Je n'avais jamais vu mes photos agrandies et c'est le Centre qui m'a permis de les agrandir en payant le labo. Une fois l'expo montée, dans une belle salle toute blanche, je me suis dit : tiens, je découvre que mon style en photo est le même que celui que je veux avoir en écriture. Et les deux mots que j'emploie toujours (ils ne vont pas être nouveaux aujourd'hui), c'est *vigueur* et *sobriété*. Je veux que ça ait du nerf, mais sobre. Je dirais ça de ma phrase et de mes photos de paysages de la Mayenne. Je l'ai découvert après coup, ce n'était pas un but. Je me rends compte que, dans le fond, il y a un rapport entre ça et ça. Mais c'est tout... L'écriture et la photo ne rendent pas la même chose, évidemment, et je me sers de ces deux moyens pour essayer de *dire* ma campagne. C'est sûr que la photo en dit plus long, pour un paysage, que l'écriture, ou alors il faudrait vraiment décrire, décrire, décrire... je n'ai pas trop décrit les paysages en écriture, j'ai décrit un peu l'ambiance, l'atmosphère, qui était chez nous très pluvieuse, très boueuse ; heureusement, avec l'évolution des climats, la Mayenne a changé – moi, je ne me plains pas de l'évolution parce qu'on a un climat un peu moins pourri qu'avant, même assez nettement, et c'est plutôt agréable. C'est ça que je racontais : je n'ai pas beaucoup décrit les paysages. Alors que la photo permet de *montrer*. Cela dit, moi j'essaie de montrer par mon écriture. Par exemple les outils, la description des outils ; le challenge c'était justement de ne surtout pas les photographier mais de les faire voir uniquement par les mots. Est-ce que ça marche, est-ce que le lecteur voit bien ? Je ne sais pas... Par exemple, je l'ennuie de temps en temps avec des dimensions – parce qu'il ne faudrait pas, me dit-on, mettre les dimensions, c'est rasoïr... Et je me dis : oui, mais quelqu'un aurait peut-être envie de savoir si c'est grand ou si c'est petit ; si la dimension le rase, il n'a qu'à sauter (en général, je la mets entre parenthèses), mais j'essaie de permettre au lecteur de *voir*. En photo, c'est plus direct, en écriture c'est autre chose. Mais moi, je suis, si je puis dire – ça à l'air d'une vantardise – écrivain avant tout et photographe pour m'amuser. En plus, je ne me suis jamais cru photographe parce que je ne fais pas mes tirages moi-même. On m'a dit que beaucoup de grands photographes ne les faisaient pas non plus, mais quand je vois ce que ça représente pour un tireur de faire le tirage... J'ai un ami photographe, Jean-Philippe Reverdot, qui fait ses tirages lui-même – avec qui j'ai fait « *Tumulus* », un petit livre avec ses photos et mes textes (là aussi sur des peuples primitifs d'ailleurs). Je sais qu'il met 2 heures pour faire un tirage : je ne peux pas me dire photographe alors que je ne tire pas moi-même. C'est mon avis. C'est l'écriture d'abord et la photographie tout à fait en plus. C'est plutôt un jeu, en quelque sorte, un jeu que j'essaie de faire pas trop idiot, mais c'est un jeu. Alors que l'écriture n'en est pas un. L'écriture est toujours agréable, je ne me plains pas du tout comme certains, qui font croire que c'est très dur d'écrire, et très douloureux, et pénible, et fatigant, voire ennuyeux : non. Mais c'est ça mon vrai travail, la photo c'est un petit plus.

*AS : Je vous ai posé cette question parce que je suis allée sur votre site, que je conseille à tout le monde parce qu'il est très bien fait. Et, notamment en ce qui concerne les livres photos-textes, il y a chaque fois, pour chacun des livres, un petit commentaire que vous avez écrit, que je trouve très signifiant et très intéressant. Parce que vous parlez quand même de ce rapport entre photo et texte, quand il s'agit de faire des ambiances, ou parfois quand vous essayez de faire des illustrations : vous vous êtes posé la question...*

J-LT : Mon fils François a voulu me faire ce site et s'est donné beaucoup de mal, aidé par mon gendre qui est informaticien. Il a donc conçu la forme du site et m'a demandé énormément de choses pour ce site, des résumés, des présentations, toutes sortes de choses. Bien que je n'aie pas internet, je lui ai fait ça, que je lui faisais passer par bribes, et on a réussi à bâtir quelque chose qui est à peu près complet, mais qui n'est pas fini, parce que la partie *Vie rurale* est encore à faire. Effectivement, quand on me le demande, (là, c'était une demande de mon fils pour le site), j'essaie de trouver le lien entre photo et écriture, mais je ne me pose pas *a priori* cette question.

GC : *Il semble que vos textes soient parfois tentés par le dialogue. Est-ce que vous avez eu envie d'écrire pour le théâtre ?*

J-LT : J'aurais beaucoup aimé, mais en fait, je n'ai jamais trouvé vraiment le sujet qu'il me fallait : alors je n'ai rien fait. Même le maire de ma commune, avec lequel je suis très bien, aurait aimé que j'écrive une pièce, ce qui m'aurait intéressé, sur le milieu agricole – qui aurait pu être jouée au moins par le petit théâtre et par les troupes de ma campagne... Mais moi, c'est du côté du théâtre de Claudel que j'aurais aimé pencher. Vous voyez, l'ambition est telle que je n'ai finalement rien fait. Ça m'aurait tenté. Dans mes textes, il n'y a pas beaucoup de dialogues, et à cause de ça, j'ai écrit un texte qui s'appelle « *Marteau* », qui est paru dans une revue, qui se passe dans les Alpes et est entièrement en dialogues. J'ai voulu faire un récit entièrement en dialogues.

GC : *C'est quelque chose qui semble vous tenir à cœur...*

J-LT : Ça me tentait, et là, j'ai voulu m'affronter à cette possibilité éventuelle. Pour un petit récit, c'est faisable : deux personnages qui échangent, et à la fin l'un des deux parle à quelqu'un d'autre... ça va, j'ai pu le faire... mais le théâtre, c'est une autre paire de manches ! J'aurais aimé. Si j'avais une vie supplémentaire, je crois que je m'y attaquerais.

AS : *On arrive à la fin de cet entretien. Peut-être y a-t-il une question qu'on ne vous a pas posée, à laquelle vous auriez aimé répondre ?*

J-LT : Sur le patois par exemple. Quand j'ai eu 20 ans, j'ai commencé à noter les mots de patois de ma région. Après, j'ai vu qu'il y avait une publication, faite en Mayenne d'ailleurs, qui fait un peu dictionnaire, c'est-à-dire la traduction du mot de patois en français. Ça n'a pas grand intérêt... enfin c'est utile, mais ce n'est pas ça qui me plaît. J'essaie de retrouver l'*origine* de ce patois à travers les dictionnaires d'ancien français que je feuillette, et le latin aussi, parce que je m'aperçois à travers cette façon de parler de la campagne mayennaise autrefois (parce qu'évidemment, ça a disparu à toute vitesse ; les gens de 40 ans n'emploient plus de patois), je me suis aperçu que, dans le fond, notre occupation par les Romains n'était pas si lointaine, et donc qu'il nous est resté des traces du latin. Après ça a évolué. Si ce n'est pas le latin que je retrouve, je retrouve en tout cas le français du Moyen Âge. J'ai posé la question à Henriette Walter, grande spécialiste des patois. Je pensais que le nôtre descendait du Moyen Âge : elle m'a dit non, il est aussi ancien que le patois du Moyen Âge, simplement c'en est l'une des branches. Votre français *local*, comme me l'avait dit André Martinet, le grand linguiste de la Sorbonne, n'est pas un patois : c'est un *français local*. Et elle, Henriette Walter m'a dit que ce n'est pas la fille du français du Moyen Âge, c'est sa sœur. Et donc

j'ai fait un petit travail, comme ça, au fil des années. Maintenant c'est pratiquement fini parce que je n'entends plus un mot de patois, donc je ne peux pas enrichir mon glossaire. J'ai l'intention, normalement, de publier au *Temps qu'il fait* un petit livre sur les origines du patois mayennais. C'est assez amusant de voir que nous sommes encore très près, dans ces mots-là... La façon de parler des cultivateurs de mon enfance (c'est terminé maintenant), c'était à la fois des déformations du français, une prononciation particulière, et des mots de patois. Ce sont ces mots-là, intéressants, qui viennent de loin, sur lesquels je travaille. Mais il y a aussi dans le parler traditionnel en Mayenne, comme dans toute région de France, un *ton* et un *rythme* du discours, et une façon de tourner les phrases : c'est là-dessus que je travaille en ce moment, parce que je fais les mémoires d'un vieux paysan. J'écris en français, c'est-à-dire que je ne mets pas d'incorrection, mais je mets le ton et le rythme, et les tics de langage que j'ai toujours entendus dans ma campagne, comme si c'était quelqu'un que je connais qui me racontait ça.

*AS : Il faudrait que l'on puisse vous enregistrer pour entendre.*

J-LT : Je crois que si j'enregistrais, j'aurais tendance à le dire en patois ce texte-là, à le dire avec le ton, le parler... alors que j'essaie, par écrit, que ça ne le soit pas, pour que ça soit lisible par des gens qui ne sont pas de la région. Et quand il y a un mot de patois – j'essaie d'en mettre le moins possible – je mets la traduction entre parenthèse. Mais dans mon livre dernier, au *Temps qu'il fait*, « *Conversations avec le taupier* », je laissais parler le taupier comme il parlait (j'avais enregistré sur magnétophone), et j'avais mis en bas de la page la traduction ; mon éditeur l'a mise en marge, comme ça le lecteur a la traduction d'un mot de patois juste en face, c'est assez joli comme c'est présenté. Il ne s'agit pas de conserver une vie rurale qui est terminée, pas plus qu'une agriculture traditionnelle qui est maintenant, on dirait, dépassée, qui est éradiquée par l'agriculture industrielle qui arrive, mais d'en garder le souvenir. Je pense qu'on ne peut pas empêcher l'évolution. Peut-être que si je le pouvais, je le ferais, je n'en sais rien... Mais en tout cas, on peut garder le souvenir, et c'est ça que je veux faire. Je pense que c'est un enrichissement pour l'esprit et un respect, un hommage aux gens de la terre que j'ai connus autrefois.

*AS : On le sent très bien dans votre œuvre.*

J-LT : Je reviens au point de départ. Étant d'une famille bourgeoise, je n'ai pas cultivé la terre moi-même (même si j'ai eu un peu de terres à cultiver, et des vaches à élever ensuite, pendant 35 ans), mais j'ai vécu mon enfance à la ferme des voisins, parce que j'étais ami avec le gosse de la ferme, qui avait 4 ans de moins que moi, et j'ai plongé à 10 ans dans l'univers de la ferme : ça a été une passion qui n'est pas éteinte aujourd'hui.

*AS : Est-ce que vous pourriez nous dire sur quoi vous travaillez actuellement pour finir ?*

J-LT : Je travaille sur deux choses, d'une part un roman sur l'exode – parce que ma mère a trouvé le moyen de m'emmener en exode quand j'avais 7 ans... On aurait mieux fait de rester dans notre maison : autant il y a eu des exactions allemandes dans le Nord de la France, autant il n'y en a pas eu en Mayenne, il n'y avait pas de résistance, il n'y a pas eu de drames, et donc on aurait mieux fait de rester dans notre maison, qui pendant ce temps-là a été pillée par les réfugiés du nord. C'est une autre affaire... Nous sommes

revenus au bout d'un certain temps. Ce voyage était une aberration complète. Il y avait ma grand-mère avec une jambe cassée... Je voulais écrire sur cette troupe partie en deux voitures, qui n'aurait jamais dû être sur les routes, et qui a risqué gros pour rien. J'ai commencé un livre, dont je ne sais pas si c'est un roman ou quoi... J'ai déjà dans les 140 ou 150 pages en ce moment. Je l'ai abandonné, depuis plus de 7 mois, parce que ça me rasait, je n'arrivais pas à voir ce que je devais faire. Et je me suis mis à raconter ce dont je parlais tout à l'heure, les mémoires d'un vieux paysan : et celui-là, je l'ai presque fini. C'est-à-dire que quand j'ai commencé l'exode, je me suis dit (j'avais fini le taupier) : enfin ! J'arrête un peu la Mayenne, j'en ai assez, je suis libre, je vais pouvoir faire autre chose, quelque chose qui va me distraire. Autre chose, oui, mais quoi au juste ? Et je n'ai pas trouvé quoi, justement ! Parce que je n'avais plus mon diapason mayennais que je fais tinter à mon oreille pour voir si c'est juste, juste par rapport à tout : par rapport à la campagne, aux gens, et tout. Je n'avais plus rien. N'ayant plus de diapason pour me conforter, je ne savais plus ce que je devais faire... et ça ne marche pas très bien ! Alors, pendant les vacances, sur un carnet, j'ai commencé à écrire. J'étais, pour une fois, parti en vacances, comme une fois tous les quatre ans : je vais de temps en temps à Saint-Véran, là où j'ai fait le petit livre « *Ouailles* », sur les moutons et leur berger. Je retourne là-bas, toujours ami avec ce berger d'ailleurs, j'y étais avec mes enfants, et je me suis mis à écrire sur un carnet, pour m'occuper, cette histoire du vieux paysan ; j'y étais encore hier soir à une heure du matin. Je vais finir ça, sur la vie rurale donc.

*AS : C'est-à-dire qu'en fait vous ne pouvez écrire et photographier que sur ce que vous aimez vraiment profondément...*

*J-LT : Il semblerait que je revienne toujours là... Je vais essayer de retourner à l'exode quand même, qui n'est pas du tout en Mayenne... car il faut absolument que je finisse ce travail commencé. Et puis après, je me referai un p'tit coup de Mayenne, quand celui-là sera fini !*